

Molly *ou*

Et mon ventre immense désire le monde

récit

Personnages :

Molly

Gus, le tenancier du bar

L'homme

L'enfant

Un choeur de femmes

Molly

C'est le noir qui entoure.

Je flotte, sans légèreté.

Ni haut, ni bas, ni côté. Pas d'appui.

Mes jambes et mes bras se déplient prudemment, cherchent un contact dur.

Mes orteils trouvent un appui et le reste du pied se délie et s'arrime.

Ce sera le sol.

Tout mon corps se déroule.

Ma main droite se pose à plat.

Ce sera ma paroi.

Tout est noir, toujours.

Mais il y a un sens.

Un côté.

Un sol.

Une verticalité.

La mienne uniquement puisqu'il n'est pas à exclure que je me tienne à l'envers.

J'avance, mes pas suivent l'orientation de mon visage.

Mon devant est le devant.

Ailleurs, le noir et le vide, nul besoin de trouver d'autres contours.

Je suis mon propre repère, sur ce chemin qui n'a ni début, ni fin.

Je suis mon propre repère, dans cet espace défini par nulle autre chose que le poids de mon corps.

Gus

Des tâches de graisse maculent le plancher.

Si on les regarde depuis le comptoir, ça dessine une tête de sorcière.
Mais depuis la banquette du fond, c'est comme une peau d'ours étalée.

Ça faisait rire le petit qui jouait à passer d'un endroit à l'autre. Il lui en avait fallu des soirées pour comprendre l'illusion et il la montrait sans cesse aux uns et aux autres, indulgents jusqu'à une certaine heure, le repoussant machinalement passés trois verres.

Ce soir-là le petit s'était endormi étonnamment tôt et Molly avait saisi au vol cette liberté.
Elle est sortie sur la pointe des pieds.
A soupiré profondément en refermant la porte de la cabane.

Dehors le vent amer chahute le sable sale.
Molly lui trouve pourtant un goût moins acide qu'à l'ordinaire. Elle ôte ses sandales et marche sur le sentier en prenant soin de ne poser les pieds que sur les îlots herbeux.
Elle sourit.

Allume une cigarette avant d'entrer dans mon bar.
Derrière la porte vitrée, deux ou trois mastiquent tranquillement leur ivresse.
En semaine, il n'y a pas grand-monde.
Elle sourit.

Ecrase son mégot et le met dans sa poche.

Entre.

Me salue de son regard glissade et se dirige vers la banquette, côté peau d'ours.
Elle a envie de douceur. Je lui apporte dans un verre à pied un blanc récalcitrant noyé de cassis et Molly me demande des cacahuètes.
Ce soir, c'est fête.

Délestée, pour quelques quarts d'heure.

Elle sourit.
Ça n'arrive pas si souvent.

Molly boit et laisse aller sa tête contre le mur en écailles de peinture.
Tout ce qui est épars se dépose ici sur ce mur, la fatigue, la honte, l'amour du petit, le désir, les regrets, l'espoir.

Les yeux fermés, elle mâchonne consciencieusement ses cacahuètes.
S'arrête.
Elle a des miettes de souvenirs coincées entre les dents.

Molly porte la main à sa gorge, son cou.
Dents serrées, mâchoires crispées, Molly repousse son verre.
Elle sait que plus rien ne passera pendant un moment, ni boisson, ni nourriture, ni air, ni voix.

Le passé vient encore l'arrêter dans sa vie, empêcher ce maigre moment de plaisir.

Trop maigre pour se le laisser voler. Il suffit.

Pas question de rentrer une fois de plus couverte de cendres. Ça fait pleurer le petit, il ne reconnaît plus son odeur.

Je mets des jetons dans le juke box.

Billie Hollyday chante don't explain.

Molly respire.

Elle se concentre sur la musique.

Force le barrage pour laisser fuir les images.

Elle respire, son souffle devient sonore.

Elle murmure avec Billie, et sourit.

Molly

L'aube roucoule à travers les broussailles.
L'obscur baisse sa garde et se troue.
Simplement, les ombres s'écoulent là où la terre est nue.

Le jour croît, de minute en minute.

Une fourmi rejoint le rang de ses pairs.

Calée sur quelques herbes je suis cette femme gigogne qui contient le chant qui la strie.
Dans une ultime vague, la lumière entre en moi.

L'enfant sera celui de la brume et des nuages envolés.

Nous gisons.

Je me relève, ne le regarde pas.

Essuie mes jambes. Reprend mon souffle. Ne le regarde pas.

Fait taire le tremblement de mon ventre. Ne le regarde pas.

Sur le sol, le petit tourne son visage, et prononce des mots qui ne s'entendent pas.

C'est ce silence qui a retenu mon pas, ces yeux muets qui m'ont forcée à baisser les miens,
les ont crochetés. Qui sait pour combien de temps.

Le petit

Le petit.
C'est comme ça qu'elle m'appelle.

Je suis né dans la terre, c'est là qu'elle m'a ramassé.

Glissant gluant geignant dans les craquelures de cette terre aride,
sorti de cette déchirure fracassante
foudroyés elle et moi par un éclair rouge qui nous a jetés là
sur le sol.

Fulgurance qui fait céder les genoux casse les poignets
devant la vie qui cherche creuse sans relâche
la vie qui fouille
jusqu'à gagner du terrain
millimètre
par millimètre.

Je suis né là de cette femme qui n'a pas ployé longtemps.
Quelques respirations et la voilà rampante près de moi qui déjà ne lui épargne rien et cherche son
sein.
Quelques respirations et la voilà debout.

Je suis au sol.
A sa merci son bon vouloir.
Je ne suis rien ou presque.
C'est ici que tout se joue.

Elle est restée immobile
longtemps.
Je me souviens du silence

Et puis elle a baissé la tête
Elle a laissé ses yeux me regarder.

D'un geste clair et doux elle m'a arraché aux craquelures de la terre
m'a repris
contre elle
dans son dehors

Petite motte de terre glaise
Je suis venu prendre forme sur ses contours

Je suis né de cette femme là qui n'a pas ployé longtemps
mais suffisamment
pour me laisser une place.

Jusqu'à quand.

Molly

Je marche.

Il a beaucoup plu la semaine passée, et celle d'avant, et celle d'avant encore.

La ville est un marécage.

Femmes et hommes ne prennent plus la peine d'enlever la boue de leurs vêtements.

L'humidité se concentre dans les murs les cloisons les tissus les os.

Du soleil, on en trouve aussi peu à ce moment de l'année que de cheveux sur la tête du vieux Sam.

A cette heure, la ville est d'argile. Des silhouettes de glaise déambulent entre les maisons aux murs crépis d'éclaboussures et d'empreintes de toutes sortes.

La boue couvre tout de silence aussi.

Tout est ralenti.

Un tapis de velours recouvre le chemin qui va de ma cabane à la ville.

J'y enfonce mes pieds, lentement. Chaque pas est unique. Intense.

J'aime sentir les caresses de la terre qui se glisse, m'enduit, adoucit.

C'est une marche nuptiale.

Je fais attention aux endroits raboteux, là où quelques pierres affleurent.

Je pose pourtant mon pied sur l'une d'elles et je trébuche, manque de tomber lorsqu'un bras solide m'arrête.

Je suis à genoux, mes bras agrippés à cet autre.

Je ne bouge pas.

Ce sont ses pieds que je vois en premier.

Des pieds larges, solides, enfoncés dans la boue sous l'effort produit pour me retenir sans glisser.

Robuste, c'est le mot que j'entends dans ma tête lorsque je les vois. Robustes.

Des pieds que je ne connais pas.

Un étranger.

Un genou au sol, je monte l'autre et pose mon pied à plat.

Je prends appui sur ce bras qui n'a pas cessé son soutien et je me relève, doucement.

Mon visage est toujours dirigé vers le sol. Lorsque nos deux corps sont côte-à-côte, subitement je lève la tête et je découvre ses yeux en même temps que je lui offre les miens.

Soudain je suis prise d'une peur féroce parce que je sais que quelque chose de puissant arrive, quelque chose comme les coups portés par les haches qui font voler les bûches en éclats.

Quelque chose de brutal, et d'assourdi.

Sans la boue, sans ce silence de ouate, je me serais enfuie, sans doute.

Voilà, c'est comme ça que j'ai rencontré ton père.

Par une nuit tranquille, recouverte d'argile.

L'homme

Je ne voulais pas, je n'étais pas venu pour ça.
Je n'étais pas là pour elle.
J'ai toujours détesté ce coin du pays.
Le déluge m'a obligé à y passer la nuit.

Au matin, alors que je me hâtais de prendre la route, elle m'est tombée dessus. Littéralement.
Je n'avais rien demandé.
J'avais cette affaire à régler et ça prenait toute la place. Plus vite j'aurais quitté cette ville et sa couche de poisse, mieux je me sentirais.

Je n'attendais rien.
C'est peut-être pour ça.
Qu'elle est arrivée à ce moment- là.

Molly.

Elle ne pesait presque rien dans mes bras.
Une plume dans la noirceur autour.
Avant même que je ne croise son regard, je savais déjà que nos corps resteraient assoiffés l'un de l'autre. C'est comme ça avec Molly.
Nos corps attirés tellement fort que même chacun à un bout du fleuve, on aurait fini par se tomber dans les bras.
Molly a les yeux qui brillent quand je dis ça.
Les yeux de Molly c'est quelque chose, ils n'ont pas peur de regarder les gens bien au fond, son regard vous retourne l'âme comme on enlève la peau d'un lapin.
Elle se tient là, avec ses yeux grands ouverts, et elle aussi vous laisse regarder au-dedans d'elle, sans peur, sans pudeur.
Elle est comme ça Molly, elle ne sait pas dissimuler.

Je sais que nous deux c'est trop fort.
Des sentiments comme ceux-là, ça vous renverse la tête, ça vous prend tout entier et après on ne peut plus reculer, même si ça coupe comme des lames, c'est trop tard. On ne revient pas en arrière.

Je ne voulais pas. Mais j'ai pas eu le choix.
Je ne pouvais pas passer à côté d'elle.
Je ne regrette pas.

On s'est embarqués ensemble Molly et moi, sans réfléchir, sans penser.
Juste nos corps attirés.
Cette force quand on est tous les deux.

Debout.

On verra bien où ça nous mène.